LES FESTINS FEERIQUES DE PERRAULT : SYMBOLES DANS LA TRADUCTION

Iulia CORDUŞ
"Ştefan cel Mare" University of Suceava

Abstract: In this article we aim to analyze the translation of two tales by French author Charles Perrault into Romanian. Our premises will be the theory that children's literature is aimed towards a double recipient: the child (or the main reader) and the adult (or the intermediary reader). We will try to see in what measure the translation process succeeds to send symbols and significations of cultural and gastronomic relevance to a young audience. Our study will identify two stages of gastronomic terms relevance within two stories, while identifying the strategies used to achieve the equivalence of terms and symbols.

Keywords: literary translation, terminology, gastronomy, specialized translation, children's literature.

Introduction

La traduction littéraire, intégrée dans le jeu de la création du traducteur, s'identifie souvent avec la traduction spécialisée de certains termes qui sont insérés dans l'œuvre littéraire d'origine. Le traducteur littéraire se confronte avec la nécessité d'être le documentariste, le rédacteur, le réviseur, mais aussi le terminologue. À côté d'une bonne connaissance des langues et des cultures impliquées, le traducteur de littérature arrive à maîtriser aussi les terminologies spécialisées utilisées par l'auteur. Selon la chercheuse roumaine Irina Mavrodin, sur de tous ces aspects pratiques du métier de passeur de mots reste une série de règles réunies sous le concept de *pratico-théorie de la traduction*, formée individuellement par chaque praticien sur la base de sa propre expérience (Mavrodin, 2006 : 11). Cette pratico-théorie est véritable quand les participants au *jeu* le prennent au sérieux et tiennent à la rigueur, tout en gardant l'inventivité et la créativité propres à l'authenticité du texte traduit. Ce sont les caractéristiques de cette activité paradoxale, où le traducteur est libre et n'est pas libre en même temps, autonome dans la définition des règles et, cependant, prisonnier de ces conventions.

L'individualité de chaque pratico-théorie traductive est générée par les multiples modalités de *lire* une œuvre, par la *lecture plurielle* que tout texte permet et par l'ambiguïté déchiffrée différemment par chaque lecteur (le traducteur étant aussi, dans une première phase, un simple lecteur). Le paradoxe mentionné ci-dessus se manifeste au niveau de l'ambiguïté textuelle : même si le traducteur décode le message, il doit le faire passer en maintenant le même appareil textuel plurisémantique qui continue de permettre la lecture plurielle.

Le dilemme du traducteur de littérature s'inscrit dans deux options principales : le choix d'amener le texte traduit vers le lecteur ou d'amener le lecteur vers le texte traduit. La première option implique une sorte de modulation du texte pour le rendre plus familier et pour éviter le dépaysement du lecteur, tandis que la deuxième ignore le confort du lecteur et garde l'étrangéité du texte original. Les deux stratégies peuvent donner des textes traduits viables, mais selon d'autres critères, Irina Mavrodin soutient comme d'autres traductologuesque toute traduction est représentative pour la période de sa publication, donc elle est soumise au vieillissement. L'actualité d'une œuvre littéraire est entretenue par sa retraduction périodique, ce qui crée une essentielle série ouverte de traductions causée par le statut de la traduction d'« œuvre écrite sur les sables mouvants de l'évolution des langues, des cultures et des

BDD-A22061 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

civilisations » (Mavrodin, 2006 : 31). La perspective d'ensemble de la relation *œuvre-variante traduite* est comparée par la traductrice roumaine avec le parallèle faite par Proust entre la construction d'une cathédrale et la couture d'une robe, avec leurs implications de durabilité dans le temps.

Selon Christian Balliu, spécialiste de la traductologie, mais aussi praticien de la traduction médicale, les termes spécialisés cachent parfois les vrais enjeux des textes médicaux. Il observe que le traducteur de spécialité doit être attentif « au discours latent, plus subjectif » (Balliu, 2002: 65) des textes scientifiques. Le spécialiste français soutient que, depuis toujours, l'homme a traduit surtout les ouvrages dont il avait besoin, ce qui prouve que la traduction utilitaire a une proportion plus grande que la traduction littéraire. Les textes pragmatiques ont perdu dès le début leur composante stylistique, en devenant de simples *supports matériaux* de l'information. Balliu considère que c'est ainsi que les textes spécialisés ont acquis leur terminologisation, à cause du besoin d'une langue « algébrique, formatée, qui exclurait toute question de style de ses préoccupations » (Balliu, 2002: 66). Il s'interroge sur cette séparation de la langue en deux composantes qui semblent totalement opposés :

> D'une part, la langue à l'œuvre, noble, dans tous ses états, celle qui crée le texte et lui donne vie et richesse, la langue littéraire. De l'autre, la langue figée, arithmétique et répétitive, peu encline à la création, véhicule neutre d'un contenu scientifique, technique, juridique ou autre. De la sorte, on aurait deux types de textes, les textes littéraires (incluant les textes philosophiques et religieux) et les textes pragmatiques. (Balliu, 2002: 66)

Balliu affirme qu'accepter cette dichotomie des textes signifie oublier que tout texte contient une esthétique et une dimension littéraire, bien qu'il s'agisse des faits scientifiques, des hypothèses stériles ou des résultats analysés. D'autres spécialistes caractérisent le texte spécialisé par le recours aux termes dénotés et ils bannissent la polysémie et la synonymie de ce champ d'étude pour créer « une photocopie lexicale translinguistique, sans apport personnel du traducteur » (Balliu, 2002: 67). Balliu démontre que, même dans les textes médicaux, les synonymes peuvent exister, soit au même niveau de technicité, soit à un niveau réduit, adressé aux non-spécialistes.

Le traductologue précise que le domaine de spécialité n'est pas important, l'idée suivante pouvant s'appliquer à tous les textes scientifiques : « c'est l'utilisation centripète ou centrifuge du concept qui maintient ou délaisse l'opacité du signifiant » (Balliu, 2002: 67). Il rejette aussi l'idée que si un concept s'adresse à un non-spécialiste, il est subi à la déterminologisation (ou *une transparence du signifiant*).

En se basant sur des exemples de termes médicaux, Balliu observe que la terminologie simplement constate le décalage entre les entrées des dictionnaires et leur usage pratique. Ce phénomène arrive à cause des études réalisées par des spécialistes qui ne font pas partie du domaine analysé, ce qui confine la réflexion seulement à l'axe linguistique. Il soutient que de telles analyses se concentrent sur la langue et non sur le discours ou le sociolecte.

Au sujet de la stratégie de traduction choisie par un traducteur au début de son travail, Christian Balliu affirme que le changement de quelques mots au parcours du processus de traduction ne change pas l'*histoire*, plus encore - il est encouragé, car « la fidélité passe souvent par le changement ou l'éloignement » (Balliu, 2002 : 40). Le respect de la pensée de l'auteur ne signifie pour le chercheur français respecter tous ses paroles, car « le traducteur ne doit pas s'effacer devant l'auteur » (Balliu, 2002 : 40). Il récrit le texte sans prendre la place de l'auteur, car la pensée originale ne lui appartient pas, mais la formulation est personnelle. Balliu fait une observation très pertinente, qui surprend le caractère dynamique du métier de traducteur, qui a beaucoup changé récemment. Quand on lui demande de mettre un texte assez long dans un nombre plus réduit de pages, il choisit ce qui lui parait essentiel, en devenant « à

BDD-A22061 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

la fois traducteur, résumeur et adaptateur » (Balliu, 2002 : 41). Essentiellement cibliste, Balliu affirme qu'on doit penser au lecteur en premier lieu, pour lui donner un confort de lecture. Il soutient aussi que le public ne compare jamais la traduction avec son original ; quand même, nous ne sommes pas d'accord avec cette idée ponctuelle, car notre propre expérience de lecteur nous démontre souvent le contraire, soit que nous connaissons les deux langues ou non. Une manière de s'exprimer non-naturelle frappe le lecteur *dès la première lecture*.

2. La traduction de la littérature d'enfance

La littérature d'enfance est censée apporter de multiples bénéfices à son jeune lecteur : elle doit lui faire apprécier son côté esthétique, lui faire apprendre des leçons morales et éducatives et le divertir. Par ce dernier bénéfice, le jeune lecteur trouve derrière le divertissement une entière visée pédagogique, énoncée dès le XVI^{e} siècle par Charles Perrault, dans la quatrième édition de ses contes :

[Nos aïeuls]... ont toujours eu un très grand soin que leurs contes renfermassent une moralité louable et instructive. Partout la vertu y est récompensée, et partout le vice y est puni. Ils tendent tous à faire voir l'avantage qu'il y a d'être honnête, patient, avisé, laborieux, obéissant, et le mal qui arrive à ceux qui ne le sont pas. [...] Quelque frivoles et bizarres que soient toutes ces fables dans leurs aventures, il est certain qu'elles excitent dans les enfants le désir à ressembler à ceux qu'ils voient devenir heureux, et en même temps la crainte des malheurs où les méchants sont tombés par leur méchanceté. (Perrault, 1964 : 13)

La connaissance limitée des lecteurs de la littérature pour les enfants pose des problèmes importants lors de la traduction des référents culturels. Roberta Pederzoli aborde la problématique de la médiation culturelle, en affirmant que l'aspect culturel de la traduction soulève d'importantes questions comme l'interculturalité et la globalisation. La chercheuse italienne trouve que les modifications effectuées sur le style ou sur l'intégralité du texte, l'autocensure ou le changement de la voix narrative sont quelques-unes des modalités de manipuler le texte pour l'adapter au public source de la traduction. Ces distorsions, qui peuvent avoir des justifications éducatives – les opinions des adultes liées à l'adéquation et les attitudes enfantines – sont parfois critiquées par les spécialistes qui préfèrent une approche plus *respectueuse* du texte de départ.

L'importance de la notion relativement nouvelle de *lisibilité* de la traduction dérive du fait qu'elle garantit une communication réussie entre l'émetteur et le destinataire du texte traduit. Pederzoli révèle dans quelle mesure il est difficile de traduire pour les enfants si on prend en considération les besoins et les attentes du destinataire-enfant. Un aspect essentiel en est le risque de satisfaire seulement les attentes de l'adulte qui achète et lit le livre à son enfant, mais de décevoir le lecteur et le destinataire réel du texte. La restitution de l'œuvre originale dans une langue cible est censée respecter une certaine « éthique » et en gardant son « esthétique », ce qui « respecte l'enfant non seulement dans le souci de ses attentes et de ses compétences de lecture, mais aussi dans son droit d'être initié à la beauté et à une littérature digne de ce nom », soutient la chercheuse (Pederzoli, 2012 : 282).

Pour important que ce soit la composante éducative des contes pour enfants, le message est mieux reçu quand il est dissimulé dans le texte original et qu'il garde le camouflage dans la traduction. Ana Maria Machado, auteure brésilienne pour enfants, soutient dans une interview accordée à Muguraş Constantinescu qu'elle ne valorise par les œuvres qui ont un fort souci pédagogique : « Je crois que la littérature doit faire face à des questions littéraires, de langage, de stratégies narratives, pas aux intentions pédagogiques. Les éventuels "messages" viennent naturellement, comme manifestations de la vision de monde de l'auteur. Il ne faut pas s'occuper de ses soucis, à mon avis. » (Machado in Constantinescu, 2013 : 202).

3. Termes gastronomiques dans les contes de Perrault

BDD-A22061 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

Les trois traductions que nous analyserons appartiennent à trois traducteurs roumains, grâce à qui, depuis les années 1960 jusqu'à présent, les contes de Charles Perrault ont été réédités chaque décennie, dans des formes diverses. Les deux traductrices roumaines présentes dans notre analyse sont Sarina Cassvan (V1) et Teodora Popa-Mazilu (V2) (elles ont signé plusieurs rééditions depuis 1975), tandis que la traduction de Dan Faur (V3) a été publié plus récemment, en 2000. Les volumes publiés par Popa-Mazilu sont accompagnés par un appareil textuel scientifique qui offre des informations sur l'auteur, sur l'œuvre sous la forme des préfaces et des tableaux chronologiques. Les autres volumes semblent plus ciblés sur le destinataire enfant, en contenant seulement les contes et, parfois, des illustrations.

3.1 Le Petit Chaperon Rouge

L'histoire du Petit Chaperon Rouge n'est pas unique dans l'espace français, car il connaît aussi quelques variantes étrangères, en ayant des analogies avec la légende des *Trois petits cochons* de l'Angleterre et une grande partie commune avec le conte des frères Grimm, *Rotkäppchen*. La variante allemande propose une fin différente à l'histoire, en sauvant les personnages de leur destin sombre : « après avoir dévoré le Chaperon rouge et sa grand'mère, le loup s'est endormi ; un chasseur survient, découd le ventre de la bête et délivre la petite fille et la grand'mère encore vivantes » (Perrault, 1966 : 46).

Au commencement de l'histoire, dans l'édition scientifique française de 1966 que nous avons consulté, nous trouvons une note explicative après le fragment « Un jour, sa mère ayant **cuit et fait des galettes** » (p. 46). Pour éclairer la nature du complément d'objet direct du verbe *cuire*, l'éditeur explique : « "*Cuire* se dit quelquefois absolument, du pain en particulier. Ce boulanger *cuit* deux ou trois fois par jour. A la campagne tous les bourgeois *cuisent* à la maison. Il est défendu de *cuire* les jours de fêtes solennelles" (Furetière). Il faut donc entendre : ayant cuit du pain et à cette occasion fait des galettes. […] » (p. 46). Il semble que seulement Teodora Popa-Mazilu a retenu cette nuance lexicale, en gardant les deux verbes qui ont des compléments distincts : « Într-o zi, mama ei, după ce **frământă şi coapse** nişte plăcinte […] » (V2). Le sens n'est pas totalement rendu pour équivaloir le sens de la note explicative (cuire du pain et à cette occasion faire des galettes), mais le lecteur peut quand même comprendre cette idée : *a frământa aluat pentru pâine şi a coace şi nişte plăcinte*[1]. Un dictionnaire gastronomique explicatif roumain mentionne le fait que le langage commun associe le verbe *a coace* (cuire) avec les aliments faits de pâte[2].Les autres versions roumaines ignorent totalement le sens implicite du premier verbe et proposent les traductions suivantes : « Mama ei **făcuse** într-o zi **nişte plăcinte** şi nu se îndură să nu-i trimită şi bunicii cîteva » (V1) et « Într-o zi maică-sa **puse la cuptor nişte plăcinte şi după ce fură gata rumenite**, îi spuse fetiţei […] » (V3), ce qui fait ressortir seulement l'activité de cuire des galettes.

La problématique de la traduction des expressions se manifeste très vivement dans le cas des textes qui ont une composante gastronomique ou simplement liée à l'acte de manger. Ainsi, le loup mange la grand-mère très rapidement, car il était très affamé : « Il se jeta sur la bonne femme, & **la dévora en moins de rien**; car **il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé**. » (p. 3) La V2 se révèle de nouveau la plus fidèle, en traduisant presque mot-à-mot et en créant un texte *lisible* et naturel : « Se aruncă asupra bunicii şi **o înghiţi cât ai clipi din ochi**, căci **trecuseră mai bine de trei zile de când nu mai pusese nimic în gură** » (V2). Les versions 1 et 3 interviennent dans le texte et expliquent pourquoi l'action de manger la grand-mère se passe si vite : *era tare flămînd* ou *era grozav de flămând* (il était très affamé).

[1] Pétrir de la pâte pour faire du pain et cuire aussi des galettes.

[2] « Coáce vb. III. […] în limbaj comun se aplică, mai ales, la alimentele făcute din aluat: a coace pâine, prăjituri, cozonac etc. […] » (*Dicţionar Gastronomic Explicativ*, 2003 - http://dexonline.ro/definitie/a%20coace, date de la consultation le 18 février 2015).

BDD-A22061 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

3.3 La Belle au Bois Dormant

Contenant le thème du sommeil magique comme lieu commun de la féerie, *La Belle au Bois Dormant* est rattachée à plusieurs légendes rencontrées dans les espaces culturels grec, allemand, italien, et aussi dans une légende chrétienne. Une première version du conte a été publiée en 1696, dans le *Mercure galant* ; les versions ultérieures contiennent de diverses variations (cf. Perrault, 1966 : 35).

Les termes spécifiques à la gastronomie ne sont pas très nombreux dans ce conte, au moins du point de vue de leur degré de technicité. Quand même, nous analyserons aussi les expressions et les formulations liées à l'acte de manger (la plupart des occurrences font référence aux enfants, le souper préféré de l'Ogresse). Le premier festin du conte, donné pour les (six ou) sept marraines de la princesse[3], trouve des expressions distinctes en roumain. Ainsi, le « grand festin pour les fées » est traduit par « un ospăţ atît de îmbelşugat cum nu se mai pomenise » (V1), « un ospăţ grozav » (V2) et « un mare praznic în cinstea zânelor » (V3). Si le terme *ospăţ* semble adéquat à cette situation, la solution *praznic* de la V3 contient comme sens secondaire vieilli l'idée de fête ou célébration d'un anniversaire, mais le sens actuel renvoie à une occasion plutôt triste, de commémoration d'un défunt.

Quand les fées décident de faire endormir toutes les personnes du palais, l'effet de cette magie affecte aussi « les broches mêmes, qui étaient au feu, toutes pleines de **perdrix & de faisans**, s'endormirent, & le feu aussi ». La description des plats du dîner royal diffère dans les versions des traducteurs roumains, tant au niveau des termes qu'au niveau des expressions : « Pînă şi frigările în care erau înfipţi **fazanii şi prepeliţele** rămaseră încremenite. Focul se stinse şi el […] » (V1), « Adormiră până şi frigările de pe foc, doldora de **potârnichi şi de fazani**, şi focul de asemeni. » (V2), « Şi ce crezi: pînă şi frigările care erau pe foc şi se îndoiau sub greutatea **potârnichilor şi a fazanilor** adormiră, ba adormi el şi focul cel jucăuş! » (V3). Si les faisans ne posent pas de problème dans la traduction, la traductrice Sarina Cassvan choisit une solution différente : *prepeliţele*, à la différence des autres versions qui proposent le terme *potârnichi*. Les deux types d'oiseaux sont migratoires, de petite taille, mais la dénomination officielle du deuxième terme est *perdix perdix*[4], ce qui montre l'origine commune latine du terme.

La créativité du traducteur, ajoutée au désir de rendre le texte plus attrayant pour le destinataire enfant, donne naissance à des solutions plus élaborées, plus ludiques, sans que cela soit considéré nécessairement une infidélité. Le jeune prince qui sauve le palais du sommeil de cent ans découvre que des personnes étaient encore assises à la table « & leurs tasses, où il y avait encore quelques gouttes de vin montraient assez qu'ils s'étaient endormis **en buvant** » (p.24-25). La traduction du verbe *boire* est différente dans chaque traduction, mais aucune n'utilise l'équivalent direct *a bea* : « Iar cupele care mai păstrau încă urme de vin dovedeau că adormiseră îndată, pe cînd **se cinsteau cu cîte un păhăruţ.** » (V1), « … de altfel, cănile în care se mai aflau câteva picături de vin arătau destul de limpede că adormiseră cu toţii. » (V2) et « De altfel, cănile lor de lut, în care se mai găseau câteva picături de vin, te făceau să juri că adormiseră în timp ce **dădeau de duşcă**… » (V3). Les expressions colloquiales soulignées par nous contiennent des connotations qui n'existent pas dans le texte original, qui suggèrent une inclinaison vers les fêtes et la consommation du vin. Toutefois, la représentation zéro de la V2 n'est pas une solution plus inspirée, car cet effacement rend le sens moins clair dans la phrase.

Les deux expressions de la citation suivante rendent à différents degrés le style original, en fonction de l'importance que chaque traducteur voit dans la sensation terrible de

[3] La version de Teodora Popa-Mazilu mentionne qu'on a trouvé seulement six fées pour marraines à la petite princesse. (p.11)

[4] http://dexonline.ro/definitie/pot%C3%A2rniche, date de la consultation le 16 février 2015.

BDD-A22061 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

faim (après ne pas avoir mangé depuis cent ans) ou dans l'acte de servir le repas : « ... & comme ils n'étaient pas tous amoureux, ils **mouraient de faim**. La dame d'honneur ... dit tout haut à la Princesse que **la viande était servie** » (p. 26). Les trois traducteurs roumains proposent les solutions suivantes : « Dar nefiind cu toţii prinşi de înflăcărare, curtenilor **le era foame** şi prima doamnă de onoare o înştiinţă pe prinţesă cu glas tare că **friptura era servită** » (V1), « … şi cum nu toţi erau îndrăgostiţi, **mureau pur şi simplu de foame**. Doamna de onoare, grăbită ca şi ceilalţi, îşi pierdu răbdarea şi-i spuse cu glas tare prinţesei că **masa era servită** » (V2), « … şi cum nu erau toţi îndrăgostiţi, **până una alta mureau de foame**… Doamna de onoare era la fel de grăbită să mănânce ca şi ceilalţi. Dar vezi că ea îşi pierdu răbdarea să mai aştepte şi-i spuse cu voce tare prinţesei că **masa e servită** » (V3). Les solutions pour l'expression *mourir de faim* nuancent dans une certaine mesure le sens, en mentionnant que les invités mouraient de faim *purement et simplement* (V2) ou qu'ils le faisaient *entre temps* (V3). Si dans la V1 on observe une sous-traduction (les courtisans *avaient faim*), nous remarquons cependant la solution *friptura era servită*, qui précise que le moment du repas, interrompu par une pause de cent ans, continue avec la dernière étape : la présentation de la viande. Les autres traductions offrent la solution *masa e/era servită*, qui omet l'idée de pause dans le déroulement du repas.

Opposé aux festins du palais royal, la signification des aliments suivants renvoie à la pénurie, aux ressources limitées : « Le prince lui dit qu'en chassant il s'était perdu dans la forêt & qu'il avait couché dans la hutte d'un charbonnier, **qui lui avait fait manger du pain noir & du fromage** » (p. 26). Les termes correspondants sont parfois accompagnés par des explicitations ou même par moins d'information, selon l'option traductive des passeurs de mots : « în coliba unui cărbunar care **i-a dat să mănînce pîine neagră şi brînză, căci mai mult n-avea** » (V1), « în coliba unui cărbunar care-**i dăduse să mănânce pâine şi brânză** » (V2), « în coliba unui vânător care, după toate, **îi potolise şi foamea, dându-i să mănânce pâine neagră cu brânză** » (V3). Les insertions traductives qui imitent la voix de l'auteur apportent des informations supplémentaires qui finissent par allonger le texte cible : *căci mai mult n-avea* (car il n'en avait pas davantage) et *îi potolise şi foamea, dându-i să mănânce* (il lui avait apaisé la faim, en lui donnant à manger). De ce point de vue, la solution de la V2 semble plus simple et concise, en dépit de l'omission du terme *noir* (neagră).

Depuis ce moment dans le conte, toutes les références à la cuisine et à l'acte de manger portent aux préférences gastronomiques de la reine ogresse. La première manifestation de son désir de manger un enfant regarde Aurore, la fille de la princesse devenue reine : « Je veux **manger** demain **à mon dîner** la petite **Aurore** » (p. 28). Les trois versions opèrent des différences au niveau du moment du repas (déjeuner/dîner), de la manière de cuisiner la petite princesse (telle quelle ou au four) et de son nom : « Mîine, **la cină**, să mi-o pui **la cuptor** pe mica **Aurora**, şi să mi-o serveşti la masă! » (V1), « Mâine **la prânz** vreau s-o **mănânc** pe micuţa **Aurora**! » (V2), « Auzi tu, bucătarule, vreau să **mănânc** mâine **la prânz** pe mica **Zori-de-zi**. » (V3). Dans la V1, Sarina Cassvan choisit de placer le repas à la mi-journée et de faire un ajout quant à la modalité de préparer le repas (au four), solution avec laquelle Teodora Popa-Mazilu semble ne pas être d'accord dans la V2, en éliminant l'ajout inutile d'information et changeant le repas dans le dernier du jour. Le polysémantisme du terme *dîner* en français conduit, en fait, à cette confusion, car ce repas peut être *le premier de la* journée, *celui de la mi-journée* ou du soir[5]. De ce point de vue, nous considérons que la solution la plus simple et adéquate serait « Vreau să o mănânc mâine la masă pe micuţa Aurora ». Dan Faur considère aussi, dans la V3, que la reine désire prendre le repas pendant la soirée, mais il effectue une traduction totalement différente du nom de la petite princesse Aurore : *Zori-de-zi.*

[5] http://www.cnrtl.fr/definition/diner, date de la consultation le 17 février 2015.

BDD-A22061 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

L'analyse du traductologue français Michel Ballard (Ballard, 1998) sur la nature du nom propre conduit à la découverte de deux fonctions principales : le nom propre est un *identificateur social*, accompagné ou non d'un nom de famille et d'un surnom, et un *identificateur ethnique*, qui par la sonorité et la graphie dévoile l'appartenance ethnique. Si généralement, le report est la stratégie la plus commune pour la traduction du nom propre, en résistant à la traduction-assimilation, la traduction totale du nom arrive dans le cas des personnages historiques très connus (Richard Cœur de Lion = Richard the Lion-Hearted). Mais le traductologue nous fait remarquer que les tentations de traduction sont arrêtées par la *non-coïncidence globale des systèmes de désignation*, au nom de l'homogénéité du réseau onomastique dans le texte cible.

Ce cas particulier permet la traduction du nom propre, car sa signification est « Moment qui suit l'aube et précède immédiatement le lever du soleil, où l'horizon présente des lueurs brillantes et rosées »[6]. Le même terme a la même définition en roumain, donc la solution de traduction semble simple : *Aurora*, comme le montrent les versions 1 et 2. Dan Faur traduit par un synonyme roumain, *Zori-de-zi*, qui décrit le même moment du jour, mais sans les connotations liées à la lumière et à sa couleur. La V2 utilise ce nom propre pour nommer le frère de la princesse, le petit Jour, tandis que les autres versions l'appellent *micul Soare* (le petit soleil) et *micuţul Zi* (le petit jour).

L'envie de la reine ogresse de manger « de la chair fraîche » est complétée par sa demande particulière de la « manger à la ***sausse* Robert** »[7]. C'est la première occurrence d'un terme spécialisée gastronomique, dont le sens est « *Sauce à Robert,* ou *Sauce-Robert,* Une sauce faite avec de la moutarde, de l'oignon & du vinaigre »[8]. La traduction de ce terme a posé certainement des problèmes aux traducteurs, qui ont trouvé les solutions suivantes : « o vreau servită cu **sos alb** » (V1), « vreau s-o mănânc cu **sos Robert** » (V2), « vreau s-o mănânc în **sos Robert** » (V3).

Le choix traductif de la V1 est un exemple de traduction ethnocentrique, qui dirige l'ensemble du texte vers sa propre culture à l'aide de l'hypéronymisation, en considérant tout élément extérieur comme négatif ou assimilable. Traduire par la classe d'objets dont le terme spécialisé fait partie élimine le spécifique culturel et gastronomique de l'histoire. Antoine Berman considère à cet égard que « Toute culture doit savoir s'approprier les productions de sens étrangères. Mais cela ne concerne pas les „œuvres". Certes, les „œuvres" font sens et veulent la transmission de *leur* sens »[9] (Berman, 1999 : 40). C'est dans la même ligne de pensée que les traducteurs des versions 2 et 3 traduisent en utilisant le report, procédé qui "importe" le terme tel quel. Les deux traducteurs introduisent des notes en bas de page pour expliciter le sens du terme spécialisé : « Celebru bucătar de pe vremea lui Ludovic al XIV-lea care a pregătit un sos deosebit de gustos ce-i poartă numele. » (V2) et « Celebru bucătar pe timpul domniei lui Ludovic al XIV-lea » (V3).

Les trois repas que le cuisinier prépare pour l'Ogresse sont très appréciés, ce qui donne forme à des expressions de contentement diverses : « sa maîtresse l'assura qu'**elle n'avait jamais rien mangé de si bon** [...] un petit chevreau fort tendre, **que l'Ogresse trouva admirablement bon** [...] une biche, que la reine mangea à son souper, **avec le même appétit** que si c'eût été la jeune reine » (p. 28-30). Ces expressions sont rendues en roumain à l'aide des modulations, ce qui fait que la forme d'arrivée du texte varie de nouveau en fonction de la subjectivité du traducteur. Sarina Cassvan et Teodora Popa-Mazilu offrent des solutions adéquates, presque terme par terme : « **nu mai mîncase nicicînd ceva mai bun** [...]o friptură

[6] http://www.cnrtl.fr/definition/aurore, date de la consultation le 17 février 2015.
[7] C'est une forme ancienne d'écrire le mot *sauce*, c'est nous qui soulignons.
[8] http://www.cnrtl.fr/definition/academie4/sauce//0, date de la consultation le 17 février 2015.
[9] C'est nous qui soulignons.

BDD-A22061 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

de ied, pe care aceasta de asemenea **o găsi excelentă** [...] o ciută, pe care regina-mamă o mîncă la cină **cu aceeaşi poftă** cu care ar fi mîncat-o pe regină » (V1), « stăpână-sa îl încredinţă ca **niciodată nu mâncase ceva mai gustos** [...] un ied pe care zmeoaica îl găsi **cum nu se poate mai bun** [...] o căprioară pe care regina o mâncă la cină **cu aceeaşi poftă** cu care ar fi mâncat-o pe noră-sa » (V2). Si l'idée de *ne jamais avoir mangé quelque chose de si bon* est rendue par la même forme négative en roumain (*nu*, *nicicînd*, *niciodată*), la version affirmative de l'appréciation positive du plat – *trouver quelque chose admirablement bon* – est traduite aussi par la forme négative dans la V2 : *cum* nu *se poate mai bun*. Cette unité de traduction est traitée différemment par le traducteur Dan Faur, en opérant une explicitation qui n'était pas nécessaire et dont le contenu informatif ne se retrouve pas dans le texte original : « zmeoaica găsi c-**avea o carne fragedă şi delicioasă** » (V3).

4. Conclusion

Nous avons découvert que dans les deux textes de Charles Perrault sont présents des termes spécialisés gastronomiques séparés dans deux catégories : termes très spécialisés, qui ne sont pas connus par le grand public, et termes lexicalisés, introduits dans la langue commune. Nos conclusions après l'analyse comparative des trois versions roumaines sont que le désir de manifester sa créativité influence chaque traducteur, dans des mesures différentes. Sarina Cassvan se situe à mi-chemin entre le texte source et sa version « personnalisée », en choisissant parfois d'y introduire des structures et expressions là ou l'original ne l'exige pas. Teodora Popa-Mazilu produit la version roumaine la plus respectueuse du texte de départ, qui ne change presque rien et n'ajoute rien, mais qui se soucie aussi de la forme harmonieuse du produit de la traduction. Dan Faur manifeste le plus haut degré de liberté dans ses traductions, qui deviennent plus longues et changent beaucoup de style. Cependant, si nous prenons en considération ce que la littérature d'enfance se propose d'accomplir, nous réalisons que les trois traductions analysées transmettent sous des formes différentes le message moralisateur et créent dans le jeune public le plaisir de lire.

Bibliographie

Corpus

PERRAULT, Charles (1968): *Frumoasa din pădurea adormită, Poveşti. Memorii. Traducere şi tabel cronologic de Teodora Popa. Prefaţă de Anca Georgescu-Fuerea*, Editura pentru literatură, 313 p.

PERRAULT, Charles (1975): *Uriaşul Periferigerilerimini*, Traducere de Sarina Cassvan, Ediţia a II-a, Editura Ion Creangă, Bucureşti, 87 p.

PERRAULT, Charles (1964): *Contes,* Notice biographique, Notice historique et littéraire, Notes explicatives, Jugements, Questionnaire, Sujet de devoirs par ROUGER, Gilbert, Librairie Larousse, Paris VI, 104 p.

PERRAULT, Charles (1966): *Contes*, Éditions Baudelaire, Paris, 249 p.

PERRAULT, Charles (2000): *Poveşti*, Traducere de Dan Faur, Editura Allfa, 88 p.

PERRAULT, Charles (1981): *Poveşti cu zîne*, Traducere de Sarina Cassvan, Copertă şi ilustraţii de Val Munteanu, Editura Ion Creangă, Bucureşti, 104 p.

PERRAULT, Charles (1777): *Histoires ou Contes du Temps Passé avec des Moralités,* Nouvelle Édition, augmentée d'une Nouvelle & d'une Fable, A La Haye, (& se trouve) A Liege, chez Bassompierre, Libraire & Imprimeur, MDCCLXXVII, 120 p.

(1997): *Frumoasa cu plete de aur. Basme clasice franceze*, Traducere, prezentări şi note de Teodora Popa-Mazilu, Biblioteca pentru toţi, Editura Minerva, Bucureşti, 276 p.

BDD-A22061 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

Bibliographie secondaire

BALLARD, Michel (1998) : « La traduction du nom propre comme négociation » in *Palimpsestes*, (sous la direction de) Paul Bensimon et Didier Coupaye, n°11, Presses de la Sorbonne Nouvelle, ISBN 2-87854-137-5, pp. 199-223.

BALLIU Christian, (2002) : « „La traduction serait-elle de la réécriture ?" Christian Balliu interviewé par Katia Baroudy » in *Al-Kimia. La magie des mots*, n°.8, Crea Cel ETIB, pp. 39-46.

BERMAN, Antoine (1999) : *La traduction et la lettre ou L'auberge du lointain*, Editions du Seuil, Paris, ISBN 978-2-02-038056-0, 144 p.

CONSTANTINESCU, Muguraş (2013) : *Lire et traduire la littérature de jeunesse: Des contes de Perrault aux textes ludiques contemporains*, P.I.E.-Peter Lang S.A, 218 p.

MAVRODIN, Irina (2006) : *Despre traducere: literal şi în toate sensurile*, Editura Scrisul Românesc, Craiova.

PEDERZOLI, Roberta (2012) : *La traduction de la littérature de jeunesse et le dilemme du destinataire*, Peter Lang, Bruxelles, 313 p.

Note: Cet article a été financé par le projet « SOCERT. Société de la connaissance, dynamisme par la recherche », n° du contrat POSDRU/159/1.5/S/132406, cofinancé par le Fonds Social Européen, par le Programme Opérationnel Sectoriel pour le Développement des Ressources Humaines 2007-2013. Investir dans les Gens!

BDD-A22061 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)